

Séverine Maître

Ne t'enfuis pas

Roman

ISBN : 978-2-9569567-0-9

© Séverine Maître, 2019

À un ami qui un jour m'a dit que « l'on n'est pas responsable de la tête que l'on a mais de la gueule que l'on fait »

Je ne veux pas savoir ce que ma vie aurait été si j'avais eu plus de
courage

Il était temps de parler, enfin, c'est ce qu'elle croyait. Il était temps de mettre des mots sur ses actions, sur ses angoisses, sur sa vie. Elle n'était pas la femme qui faisait des choix judicieux, au bon endroit au bon moment. Elle n'était pas non plus celle qui feignait un sourire pour dissimuler son mal être, ni celle sur qui l'on pouvait toujours compter lorsque ça n'allait pas. Elle était... en fait elle ne le savait pas. Elle vivait dans le regard des autres, et dans le sien elle ne voyait rien.

Elle avait toujours été du genre à croire qu'un jour elle rencontrerait quelqu'un de bien, qu'elle se marierait et qu'elle aurait des enfants. Sa vie aurait été un vrai conte de fée... Et désormais, elle ne croyait plus en l'amour ni en aucune marque d'affection. Elle se mentait à elle-même, se perdait entre deux mondes et ne savait plus qui elle était. Une seule idée la hantait : s'enfuir. S'enfuir pour échapper à son destin. S'enfuir parce que rester ici l'angoissait, l'oppressait. Il le fallait...

Mais dans le fond, ce n'était pas une question de partir ou de rester. Ce n'était pas non plus le fait de savoir si oui ou non elle était heureuse. C'était... Quelque chose de plus fort et de plus douloureux. Le sentiment d'être rejetée par tout le monde et en même temps d'être trop aimée par quelques personnes. C'était le sourire que l'on a au réveil lorsque l'on aperçoit un rayon de soleil, et la désillusion qui survient quand les nuages viennent assombrir le ciel.

Elle aurait aimé que chaque peine soit effacée, chaque blessure guérie et chaque larme séchée. Elle aurait aimé comprendre ce qui, au plus profond de son être, l'empêchait de croire en la beauté de l'existence, de vivre pleinement et d'opter pour les bons choix. Dans sa vie, cela avait toujours été un mal pour un bien. Mais depuis le début de l'année, c'était un mal, pour un mal, pour un mal. Alors forcément elle avait peur maintenant, car à chaque fois qu'elle

avait su relever la tête, cela avait été pour retomber plus bas.

Elle aurait aimé y croire, se lever le matin un sourire aux lèvres et être certaine que la vie lui apporterait les cadeaux dont elle avait toujours rêvé. Mais elle avait fini par comprendre que les rêves ne trouvaient leur place que dans le sommeil et que la réalité n'avait rien d'enviable.

Malgré cela, parfois, elle ne pouvait s'empêcher de penser que s'il y avait tant de mal qui lui était arrivé, c'était peut-être parce que beaucoup de bien était à venir.

1

La pluie tombait à flots ce soir-là. Les gens s'étaient hâtés de rentrer chez eux, au sec et à l'abri du vent. Quelques voitures circulaient encore mais, bientôt, les rues seraient désertes et sans bruit. Au cœur de la ville, les fenêtres d'un grand bâtiment scintillaient encore et ne s'éteindraient pas de sitôt. On pouvait lire en haut de l'immeuble, en lettres blanches « Centre Hospitalier Universitaire ». Dans les couloirs des urgences, les médecins et les infirmiers s'agitaient bien plus que d'ordinaire pour un début d'août. Un accident suite à la pluie incessante avait entraîné des dizaines de blessés.

En montant les escaliers quelques étages plus haut, on retrouvait une certaine tranquillité et on ressentait l'apaisement de savoir cette journée terminée. Les patients s'étaient endormis, on avait pris soin de leur donner leurs médicaments et aucun incident n'était venu entraver la journée. Cependant, des cris ont commencé à se faire entendre au fond de ce couloir presque désert. Une dispute entre une jeune femme et un homme dont la cause n'était pas vraiment déterminée. L'homme, dans un excès de colère, a avancé brusquement d'un pas vers la femme qui s'est immédiatement reculée. Surpris par cette réaction, son visage s'est aussitôt adouci afin de la rassurer, elle paraissait terrorisée.

— Allons je n'allais pas te faire du mal, a-t-il murmuré peiné qu'elle le croit capable d'un tel acte.

De l'autre bout du couloir, ils ont vu un homme en blouse blanche traverser ce long tunnel blanc d'un pas rapide et déterminé.

— Vous êtes dans un hôpital ici ! a-t-il grondé en arrivant dans la salle d'attente. Si vous avez des comptes à régler c'est dehors !

Tour à tour, de son mètre soixante-dix, l'infirmier a lancé un regard noir à l'homme, désemparé, puis à la jeune femme qui retenait ses larmes. Sans rien ajouter, il est reparti à ses occupations, laissant un silence pesant derrière lui.

La jeune femme tremblait. S'en était trop pour elle, la journée avait été épouvantable et il lui fallait du repos, beaucoup de repos. Depuis le temps qu'elle en réclamait...

— Charlène, tu ne te sens pas bien ? s'est inquiété son frère. Charlène, regarde-moi.

Il a tenté en vain de croiser son regard. Elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas, elle aurait fondu en larmes et ce n'était vraiment pas le moment. Alors Maxime l'a accompagnée vers un fauteuil de peur qu'elle ne tombe. Puis, il s'est accroupi en face d'elle.

— Je suis désolé, je ne pensais pas ce que j'ai dit. Je suis à cran en ce moment et inquiet pour maman, mais... Tu n'y es pour rien et je n'aurais pas dû te le reprocher. J'aimerais tellement que tu me parles, que tu me dises ce qui ne va pas pour que je puisse au moins essayer de t'aider.

Elle aussi aurait tellement voulu... Elle aurait aimé laisser sortir les mots un à un de sa bouche et comprendre son malaise de ces dernières semaines. Enfin de ces derniers mois... Parler l'aurait apaisée, elle en était certaine. Le problème étant qu'elle ignorait les mots qu'il fallait prononcer. Peut-être qu'elle aurait pu y réfléchir un moment si un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, n'était pas sorti de l'ascenseur. Quelques gouttes tombaient de ses cheveux blancs et mouillaient sa chemise noire, ses traits semblaient tirés par l'inquiétude. Le dos droit, les épaules en arrière, il a pressé le pas en direction des deux jeunes gens.

— Que s'est-il passé ? a-t-il aussitôt demandé à Maxime qui se relevait. Comment va-t-elle ?

Sa voix tremblait presque, mais il ne voulait pas céder à la panique aussi facilement. Peut-être n'était-ce pas si grave ?

— Elle est en salle d’opération, on ne sait rien pour le moment. Elle... On ne sait pas ce qu’il s’est passé. Charlène et moi étions dans le salon quand on a entendu un bruit sourd... Maman était allongée par terre... Ils parlent d’un infarctus.

Sous le choc, l’homme a préféré s’asseoir près de sa fille. Le matin même, il avait reproché à sa femme de se faire trop de soucis pour Charlène et de ne pas assez prendre soin d’elle. Il la savait épuisée par ces dernières semaines et aurait souhaité qu’elle prenne du temps afin de se reposer.

— Depuis combien de temps opèrent-ils ?

— Une heure, un peu plus peut-être.

Alain a soupiré. Les médecins auraient-ils de bonnes nouvelles à leur apporter ? Sa femme allait-elle s’en sortir ? Elle qui n’avait jamais eu de problèmes de santé.

Maxime a également fini par s’asseoir car la nuit allait être longue. Il songeait à sa fiancée qu’il devait rejoindre dans leur nouvel appartement et qu’il n’avait pas encore prévenue. Le jeune homme ne se sentait pas la force d’appeler, alors, faute de mieux, il a envoyé un message expliquant la situation.

Le regard de Charlène paraissait vide, sans émotion. Elle ne pensait pas, elle ne pensait plus. Ces dernières semaines, elle menait sa vie sans but, errait d’une part et d’autre sans vraiment chercher son chemin. Tout semblait s’écrouler sous ses pieds et rien ne pourrait l’aider, du moins c’est ce qu’elle croyait. Étouffée par ce silence pesant, l’étudiante a pris congé, demandant à ce qu’on la prévienne à la moindre nouvelle. Puis, la jeune femme a emprunté les escaliers pour aller prendre l’air.

L’extérieur de l’hôpital était éclairé par quelques lampadaires. La pluie tombait encore et encore et l’étudiante s’est abritée sous le préau juste à côté du parking de l’hôpital. À cette heure, l’endroit était désert. Il ne faisait pas froid mais Charlène frissonnait tout de même, à cause de la fatigue, à cause de la peur. Des idées noires lui traversaient l’esprit : et si sa mère ne s’en

sortait pas ? Et si elle partait sans même avoir pu lui dire au revoir, que deviendrait-elle ? Que ferait-elle sans elle ? Perdre un proche n'était pas une chose qu'elle avait vécue, enfin si, il y avait fort longtemps, et consciemment elle ne s'en souvenait plus. Comment pourrait-elle faire face, seule avec elle-même ?

— Tu devrais rester avec ta famille, dans de telles circonstances c'est toujours mieux de se sentir entouré, a conseillé une voix derrière elle.

Charlène a sursauté et s'est retournée vivement. L'infirmier qui les avait sermonnés la fixait, se demandant ce qu'elle attendait en ce lieu.

— J'ai besoin d'être un peu seule, a-t-elle expliqué. Là-bas, c'est trop morbide...

La nuit dissimulait une grande partie de son visage, mais l'infirmier devinait ses larmes qui avaient coulé juste avant son arrivée. La pluie tombait de plus en plus fort et, même sous le pré-haut, éclaboussait leurs chaussures. L'homme avait terminé son service et s'appêtait à rentrer chez lui, mais il ne voulait pas laisser cette jeune femme toute seule. Depuis maintenant deux ans qu'il exerçait son métier, il savait combien c'était dur pour les familles des patients et ne pouvait donc pas l'abandonner seule à son sort.

— Viens avec moi, je vais te faire découvrir un endroit qui n'est pas morbide au sein même de l'hôpital, lui a-t-il proposé en l'incitant à la suivre d'un geste.

Charlène a avancé d'un pas, puis s'est arrêtée, hésitante. L'homme l'a dévisagée une nouvelle fois, la faible lumière reflétant ses cheveux châtain mouillés par le temps.

— Tu as fini ta journée, tu devrais plutôt rentrer chez toi, a-t-elle remarqué à voix basse.

Une voiture a démarré, la jeune femme a sursauté au son du moteur. Elle détestait ces bruits inattendus auxquels elle réagissait toujours trop.

— J'ai fini ma semaine, je peux rester une heure de plus, ça ne me dérange pas, a-t-il simplement répondu en se dirigeant vers l'hôpital.

Charlène a de nouveau hésité, mais cette fois, l'homme ne l'attendait plus. Un autre bruit de moteur, un nouveau sursaut. D'un regard elle a balayé la pénombre et, sans plus réfléchir, elle s'est hâtée de suivre l'infirmier, car ce soir, elle avait de nouveau peur du noir.

Les deux jeunes gens sont arrivés dans le hall d'entrée, vide à cette heure-ci. Au centre de la pièce avaient été installés quelques bureaux pour accueillir les patients. Les doubles vitres du fond donnaient sur un espace vert et ravivaient cette salle trop terne et blanche au goût de Charlène. L'homme a tourné sur sa droite, arrivant dans une salle d'attente munie d'une machine à café, d'un distributeur de friandises et de barres chocolatées.

— Voilà mon petit coin de paradis, a dit l'infirmier en glissant une pièce dans l'appareil à boissons.

Charlène n'a pas pu s'empêcher de sourire, elle ne s'attendait vraiment pas à cela. Épuisée, elle s'est assise dans un fauteuil usé par le temps : ses coussins de tissu beige d'origine viraient au gris et des fils ressortaient par endroits. L'étudiante a regardé l'homme glisser une seconde pièce.

— Oh non, a-t-elle protesté, je ne veux rien c'est gentil mais...

Sans lui laisser le temps de terminer sa phrase, il lui apportait déjà un chocolat chaud qu'elle n'a pu qu'accepter. Il s'est assis à ses côtés et ses yeux, d'un bleu-vert clair, l'ont dévisagée d'une manière étrangement rassurante. Sans sa blouse blanche, il paraissait beaucoup moins impressionnant et plus accessible. La jeune femme avait toujours eu peur des hôpitaux et des gens qui y travaillaient. Habillé d'un tee-shirt noir et d'un jean bleu foncé, l'homme semblait plus jeune que ce qu'elle n'aurait cru aux premiers abords.

— Je m'appelle Julien, l'a-t-il informée.

— Charlène, s'est-elle présentée d'une voix faible.

D'un coup d'œil, elle a vérifié ses messages. Son frère l'aurait informée s'il y avait du nouveau.

— Ils en auront encore pour au moins deux heures, tu vas devoir être patiente. C'est dur, mais dis-toi qu'ils font le maximum.

La jeune femme a hoché la tête. Elle avait l'impression d'avoir passé sa vie à attendre, jusqu'à quand aurait-elle encore tant de patience ?

— Je suis désolée, a-t-elle soufflé, nous n'aurions pas dû parler aussi fort dans le couloir.

Ses yeux fixaient le sol, inertes. Elle souhaitait parler, ne pas laisser le silence la dévorer, mais elle ne savait par où commencer.

— Je comprends que la situation soit tendue, mais je me devais de vous remettre à votre place. Il y a des malades qui ont besoin de se reposer, a-t-il expliqué d'une voix douce.

Charlène a continué de fixer le sol. Elle aurait aimé s'enfuir pour échapper à la réalité. Julien a cherché un moyen de l'aider, de la rassurer. Ne sachant trop comment s'y prendre, il a choisi ce pour quoi il était le plus doué selon lui. Il a choisi une option, peut-être pas la meilleure, mais celle qui pourrait peut-être la faire avancer.

— Il y a ceux qui savent exprimer leur chagrin, leur colère, leur déception. Cela tout en restant calmes et posés. Ils savent mettre des mots sur ce qui ne va pas et les expliquer clairement à leur entourage, sans que ça ne tourne au mélodrame. Il y a ceux qui les expriment mais qui ne restent pas calmes et posés, ils ne savent que crier et pleurer. Et puis, il y a cette dernière option, celle qui fait le plus de mal, les personnes qui, à la moindre contrariété, refoulent ce qu'elles ressentent parce qu'elles croient ne pas avoir le droit d'être en colère ou triste. Elles veulent rester intactes dans le regard des autres. Elles pensent qu'en ne créant aucun conflit, aucun face à face, tout le monde les aimera. Plus le

temps passe et plus refouler devient une habitude, la personne ne s'en rend même plus compte, elle ne se laisse pas le temps de vivre ses émotions. Néanmoins, il arrive forcément un jour où le cerveau dit stop, il ne peut plus refouler, et ce jour-là survient très souvent pour une petite brouille.

L'infirmier a bu une gorgée de son chocolat sans quitter Charlène du regard. Les yeux brillants, l'étudiante a relevé la tête pour lui faire face. Ses cheveux bruns étaient tirés en une queue de cheval un peu défaite. Malgré sa veste en cuir beige, elle continuait de grelotter à l'intérieur du bâtiment. La main tremblante, elle a posé son gobelet sur la petite table à sa droite.

— Pourquoi est-ce que tu me dis cela ? a-t-elle murmuré en connaissant la réponse.

— Parce que je crois que tu refoules tes sentiments, et je pense ne pas me tromper en te disant que ça ne date pas d'aujourd'hui.

Charlène a senti les battements de son cœur accélérer, était-elle si prévisible ? Comment un inconnu pouvait-il lire en elle comme dans un livre ouvert ? Elle sentait que cette conversation n'allait pas lui plaire, s'il y avait une chose dont elle avait horreur, c'était bien de parler d'elle.

— Tu penses gérer la situation mais un jour tout va s'écrouler. Je le sais, je l'ai déjà vécu.

Devait-il nécessairement se comparer à elle ? Cela l'agaçait. Il n'avait pas vécu ce qu'elle avait vécu.

— Pourquoi est-ce que tu crois que je refoule ? a-t-elle demandé en essayant de garder son calme.

— Tu m'as dit « nous n'aurions pas dû parler aussi fort », mais je n'ai jamais entendu ta voix, c'est celle de l'homme qui gênait les malades. Toi, tu n'as pas parlé du tout. Tu l'as laissé te sermonner, puis, quand il s'est calmé, tu n'as rien dit non plus, tu es restée muette comme si... Comme si tu t'étais construit un mur de silence.

Un mur de silence, oui c'étaient les mots. Un mur qu'elle avait pris soin de construire, derrière lequel elle se cachait pour ne pas être à découvert. Mais pourquoi avait-elle construit un mur alors que personne ne l'écoutait ?

— Tu as le droit d'être inquiète, a continué Julien. Tu as le droit de pleurer, d'exprimer ce que tu ressens. Dans une telle situation, c'est normal. Tu n'as pas à prendre sur toi et à te taire si tu as des choses à dire. Tu as le droit de te défendre quand quelqu'un te reproche des choses. Ne te cache pas derrière un mur de silence, tu as plus à y perdre qu'à y gagner.

Elle ne se cachait pas d'être inquiète. Elle... N'était-ce pas Marie dans cette salle d'opération ? N'avait-elle pas besoin de plus de soutien que sa fille actuellement ?

— Je... Pour le moment je n'ai pas le choix, je dois être forte pour ma mère, a bredouillé la jeune femme sans grande conviction.

Julien a soupiré sans vraiment savoir que répondre. Il comprenait, il agirait de même... Mais il la savait également dans l'erreur.

— De toute façon, même si je parlais, personne ne m'écouterait, a-t-elle ajouté en le regrettant aussitôt.

L'infirmier l'a dévisagée, presque content qu'elle lui ait donné matière à rebondir.

— C'est la réponse de quelqu'un qui ne s'écoute pas soi-même. Tu préfères penser que personne ne t'écouterait mais la seule personne qui ne veut pas entendre ce que tu as à dire c'est toi-même. Parce que la douleur est trop grande, parce que les mots te paraissent imprononçables, tu préfères te réfugier dans ta coquille. Si tu crois que les gens te rejeteront, alors ils auront tendance à te rejeter. Tout est souvent une question d'attitude.

Ne pouvait-il pas se taire ? Ne pouvait-il pas seulement rentrer chez lui et s'occuper de ses affaires ?

Elle avait construit un mur de silence comme l'on construit

un mur de pierre. Elle avait soigneusement monté les pierres une à une en les recouvrant de ciment pour ne pas que sa construction s'effondre. Le silence était sa protection. Charlène pensait qu'en ne disant mot, sa souffrance se dissiperait. Mais le silence était devenu sa prison le jour où elle s'était sentie coupable, coupable de ne pas savoir remonter à la surface. Elle avait construit un mur de silence pour ne pas ouvrir les yeux, pour ne pas devoir mettre des mots sur sa douleur. Alors oui, les mots paraissaient imprononçables. Oui, elle ne préférait pas entendre ce qu'elle cachait à elle-même et oui, elle savait oh combien la grave erreur qu'elle commettait.

— Je devrais retourner vers mon frère, au cas où, a-t-elle subitement annoncé en se levant. Merci pour le chocolat.

En quelques secondes, elle s'en est allée sans laisser le temps à Julien de répliquer.

— Réaction typique, je viens de dire la vérité et tu refuses de l'entendre. Tu ne veux pas voir que tu vas mal donc tu cherches à fuir, a-t-il murmuré peu après.